

en tant que tel ; ou alors cet impact est très personnalisé, en fonction des acquis - ou des projets d'avenir professionnel - des uns ou des autres. Ce constat ne peut que renforcer l'intérêt de chantiers internationaux de jeunes tangiblement utiles à la collectivité et (ou) intégrés à un parcours de qualification ou à tout le moins de découverte volontaire d'un type d'activité technique (bâtiment, protection de l'environnement...). La durée du chantier le crédite également aux yeux des jeunes.

Enfin, le voyage a une influence sur la trajectoire biographique de chaque jeune, qui correspond à la dimension temporelle de l'identité. Tous gardent un souvenir particulier de cette expérience. Certains ont conscience que ce voyage leur a apporté quelque chose, d'autres non, mais le pays dans lequel ils ont séjourné ne sera plus jamais perçu de la même façon et l'intérêt qu'ils lui portent est tout autre.

Partir, c'est aussi passer de bons moments, vivre de nouvelles expériences, y compris celle d'être accueilli, et se «créer des souvenirs». Or, passer de bons moments, revenir en France avec des images «plein la tête» et le souvenir d'une expérience agréable et valorisante n'est-ce pas un moyen de restaurer l'estime personnelle des jeunes ? En effet, s'ils ont été bien accueillis, c'est parce que les gens les ont appréciés pour ce qu'ils étaient et ce qu'ils faisaient : en tissant des relations avec ce nouvel entourage, basées sur la réciprocité, ils ont pu sortir durant quelques jours d'une situation de stricte dépendance et devenir les «acteurs» de leur existence.

Au terme de leur voyage, tous se déclarent désireux de retourner à l'étranger et la grande majorité affirme qu'ils accepteraient un emploi dans ce pays. Le rapport à l'étranger, au monde, a changé et la mobilité professionnelle est envisagée dans une perspective plus large. Il y a bien eu une ouverture au monde, même s'il serait exagéré d'en conclure que les jeunes se considèrent désormais, après quelques semaines à l'étranger, comme des «citoyens du monde».

**Delphine Babigeon**

## LE DON ET L'INITIATION

**par Pierre Kammerer\***

**D**es personnes frappées par le grand dénuement, la grande précarité ou le risque de mort peuvent-elles être secourues par des personnes elles-mêmes en difficulté psychique ou habitées par le sentiment d'avoir été laissées pour compte dans leur société ? Venues de pays «riches», celles-ci peuvent-elles venir soulager une détresse matérielle, dans le cadre, par exemple, d'actions de solidarité internationale ? *A priori*, non, car ce serait ajouter de la pauvreté à la pauvreté, enrichir sa pauvre vie en se greffant sur «le malheur des autres»...

Et pourtant... deux «pauvretés» tellement différentes ne pourraient-elles pas conduire à un enrichissement mutuel ? D'un côté, ceux que la blessure de l'exclusion sociale a laissés dans un relatif sentiment de nullité ou d'inutilité sociale... et

\* *Psychanalyste et ethnologue (Grenoble)*

qui souhaitent, à travers des «actions humanitaires», donner malgré tout un sens fort à leur vie, être engagés dans la lutte pour la vie, là où elle est en danger. De l'autre, des populations dans la souffrance matérielle et la survie physique, mais qui, bien souvent, ont appris la solidarité de groupe, le sens de l'effort, l'acceptation des contraintes, certaines représentations de l'honneur (même si elles peuvent être parfois ambiguës), de l'hospitalité.

C'est, en tous cas ce pari de faire accéder à la position de donateur et de traverser un processus initiatique à des personnes «de chez nous», en situation sociale précaire et parfois en souffrance psychique, qui a été fait dans divers modules d'insertion.

Un tel pari est fondé sur le concept du don et sur celui de l'initiation. Tous deux sont susceptibles, d'une part, de restaurer le phénomène de la régulation narcissique (avec son attitude alternante «les autres me donnent confiance - je sors de moi pour les rencontrer»), face à la perte d'estime de soi et à la difficulté à prendre des engagements qu'entraîne le vécu de l'exclusion, d'autre part, de donner un cadre pour assumer mieux les bouleversements du passage à l'âge adulte.

■ Pour un adulte comme pour un enfant, il est nécessaire de recevoir, mais aussi de donner. Le fait de (se) donner nous promeut et nous affirme dans notre nature humaine, et également nous valorise, du fait de l'attention que nous porte l'autre. Les psychanalystes Winnicott, G. Guex, ou F. Dolto (8) ont mis en relief le caractère profondément structurant d'une pratique de l'échange et du don. Ce que corrobore Marcel Mauss (9) à partir d'une analyse anthropologique : le don est témoignage de la valeur du donateur et il est à la base des échanges à l'intérieur d'une société ; il n'est pas possible, sans se déshonorer, de recevoir sans donner à son tour. Même les pauvres ont le droit - et le besoin - de donner : «ce qu'ils (les administrateurs blancs) essaient de nous faire avaler, observait un Amérindien cantonné dans sa réserve, c'est que les pauvres ne doivent pas se permettre d'être généreux. Alors que donner nous affirme dans notre nature d'Indien !»

■ Par ailleurs, la démarche initiatique, avec ses trois étapes de séparation vis-à-vis du milieu familial, d'épreuve (le «voyage humanitaire» avec ses vicissitudes tenant le rôle de cette épreuve) et enfin de renaissance dans un statut nouveau, propose cadre, relais, sens, aux remaniements de la personnalité à l'adolescence. Elle est inéluctablement un appel à la maturation intérieure. «D'aller en Afrique, témoigne un jeune adulte à la veille d'être père, et que cela se soit bien passé, ça m'a décidé à prendre le risque, à croire que je pouvais lui demander, à Maria, si elle voulait de moi. Je savais que ce serait «oui»; mais avant, je n'aurais pas pu lui demander...»

Ces dynamiques ne sont pas exemptes de tout risque de perversion et ne peuvent porter leur fruit que lors d'un processus de préparation et d'accompagnement très prolongé. Mais le couple pratique du don-processus initiatique conserve son potentiel de renarcissisation, de facilitation des transformations personnelles et d'insertion dans les groupes sociaux d'appartenance.

(8) Voir notamment de F. Dolto, *Au jeu du désir : essais cliniques*, Seuil, Paris, 1981, 350 p. et F. Dolto, A. Muel, *L'éveil de l'esprit : nouvelle pédagogie rééducative*, Aubier, Paris, 1988, 240 p.

(9) En particulier dans son *Essai sur le don, Sociologie et anthropologie*, PUF, Paris, 1985. Lire également J. T. Godbout, *Le don, la dette et l'identité*, La Découverte, Paris, 2000.